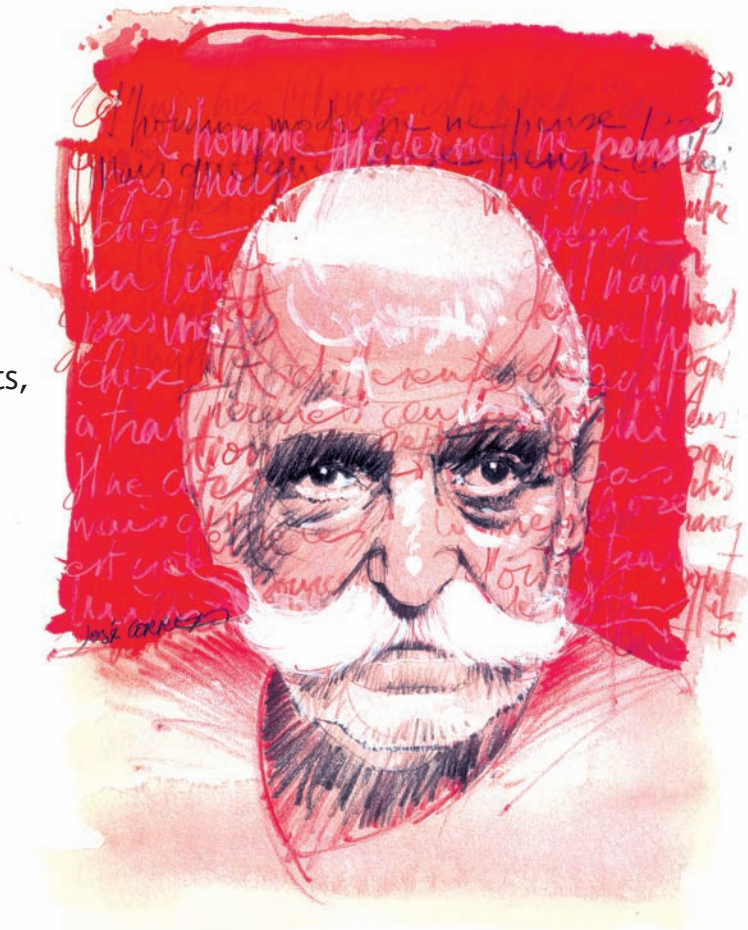


La personnalité de Gurdjieff agite toujours les esprits. Aux confluences des traditions spirituelles et de la science, il a développé un ensemble d'enseignements, à la fois corporels et psychologiques. Un nouveau manuscrit, élaboré à partir des souvenirs de l'un de ses anciens disciples, Tchesslav Tchechovitch, est en cours de publication aux Editions L'Originel-Charles Antoni. Extrait.



Gurdjieff

raconté par l'un de ses disciples

Extrait de : *Tu l'aimeras*, de Tchesslav Tchechovitch, Souvenirs sur G.I. Gurdjieff. Ed. L'Originel-Charles Antoni

En 1924*, je faisais partie du groupe qui suivit en Amérique Monsieur Gurdjieff, venu organiser dans plusieurs villes des démonstrations de mouvements et des conférences. (...) Peu importe le nom de la ville où se produisit ce que je vais raconter.

La salle était vraiment comble, le public s'attendait à quelque chose de sensationnel. Le rideau monta. Le public se trouva alors devant un homme ne promettant rien d'excitant, entouré d'une trentaine de personnes assises en tailleur et immobiles. Quand Monsieur Gurdjieff commença à parler de trois cerveaux, de l'état chaotique créé dans la vie intérieure de l'homme par le déséquilibre et la disharmonie de ses centres, et de la nécessité de trouver le moyen de subordonner ce qui est plus grossier à ce qui est plus fin, une partie du public témoigna de l'impatience et du mécontentement. Certaines personnes se levèrent et quittèrent la salle. (...) D'autres encore se levèrent, et peu à peu ce fut un remue-ménage général dans la salle. (...) Mais Monsieur Gurdjieff parlait toujours, modulant ses intonations. Puis il s'arrêta, toussa, se gratta le menton et cette fois, d'une voix qui portait loin, commença à blâmer le public: «C'est la première fois de votre vie que vous êtes devant quelque chose de sérieux, et devant cette épreuve vous manifestez votre vide; c'est le sérieux du sujet qui vous expulse à lui-même, comme l'eau rejette le bouchon.

Ceux qui veulent encore partir, partez. Partez tout de suite, partez immédiatement car je fais fermer les portes et personne ne pourra plus quitter la salle». Il demanda à quelques-uns d'entre nous d'aller fermer les portes ou de les maintenir fermées afin d'empêcher ce va-et-vient. Quand le silence fut de nouveau rétabli, il se leva: «Personne d'autre ne veut partir?... Vous restez tous?». Le silence fut la seule réponse. Monsieur Gurdjieff changea alors complètement de ton et, d'une voix très agréable, invita les gens à prendre place près de lui au parterre. D'une voix pénétrante, cette fois, il annonça au public ainsi sélectionné que la chose dont il voulait parler n'était pas pour tout le monde.

Je me rappelle la réponse que Monsieur Gurdjieff donna à une personne (...) qui avait pressenti, par les efforts qu'elle avait faits, l'écroulement de tout son monde intérieur en lequel elle avait eu jusque là une foi inébranlable: «Vous Monsieur Gurdjieff, vous avez troublé mon monde intérieur. Mes opinions, mes points de vue chancelent. Il y a peu de chance qu'ils résistent. Bientôt je ne croirai plus à tout ce que ma vie précédente a formé en moi, et j'ai peur. J'ai peur de rester dans le vide, j'ai peur de ne pas trouver dans votre théorie les éléments pouvant former une base nouvelle, et je pressens les malheurs et les souffrances d'un

homme perdu. Jusqu'à présent je sentais le sol sous mes pieds, maintenant la terre se dérobe. Quel droit avez-vous de nous priver, moi et les autres, d'un équilibre moral et psychique?». Et il accusa et inculpa Monsieur Gurdjieff d'actions destructives dans son monde intérieur. Celui-ci semblait s'attendre à une pareille objection, et une légère satisfaction passa sur son visage: «Votre peur et votre inquiétude me sont connues, répondit-il, et je vois que la pénétration de ces idées dans votre conscient a été plus rapide que ne l'a été l'apparition des connaissances exactes de la situation de l'homme dans ce monde. Chacun jusqu'à un certain moment, beaucoup jusqu'à sa mort même, croit à la solidité du sol sur lequel ils avancent dans leur vie. Mais si vous vous rendiez compte qu'aucun équilibre ne règne chez vous, que votre stabilité morale et psychique est basée sur la cécité spirituelle, que personne, et vous non plus, ne pouvez pas «faire», si vous étiez convaincu que vous marchez tous vers un précipice où vous disparaîtrez dans le néant, vous verriez peut-être l'intérêt de savoir où mène le chemin que vous suivez. Ce chemin je le connais et je veux éviter pour vous les souffrances et les grincements de dents. C'est vrai que ceux qui abordent ce dont je parle, pressentent la peur et même l'éprouvent, mais ce n'est pas eux qui l'éprouvent, «ça se passe» chez eux, et cette peur n'est pas la peur de votre être essentiel. C'est à tout ce qui doit vous abandonner que ça fait peur, afin que vous continuiez votre chemin précédent. Ces êtres, ces moi, vivent en l'homme et deviennent conscients du péril qui les attend quand l'homme se rendra compte de la réalité; et par cette peur qu'ils provoquent en lui, ils font naître l'impulsion d'envoyer tout ce que je dis au diable.

Vous dites encore que vous pressentez malheur et souffrance, et cela est juste: heureux celui qui ne sait rien sur sa situation; heureux également celui qui a atteint le terme de son évolution; mais malheur à celui qui a reconnu quelques vérités fondamentales, c'est-à-dire qui a un genre de conscience, mais chez qui la conscience n'exerce que les fonctions de police punissant les hommes après qu'ils aient commis le crime. Il est commode d'être assis sur une chaise ou sur un banc, mais il est confortable d'être plongé dans un fauteuil. Malheur à celui qui s'est levé d'un banc ou d'un tronc, et n'est pas arrivé jusqu'au fauteuil pour s'y prélasser. Les souffrances le gagnent. Il est bien beau d'être corbeau, mais le paon est plus admiré et mieux soigné; et malheur au corbeau si deux plumes de paon seulement sont apparues sur son plumage corbeauréen. Les corbeaux le chassent car il les énerve; les paons non plus ne veulent pas accepter parmi eux un avorton de paon et le béquettent aussi. A vrai dire, ils ne le béquettent pas, mais le corbeau prend comme reproche tout ce qu'il entend des paons, et c'est lui-même qui fuit leur société. Il est possible que des millions d'hommes soient un jour dans cette situation, mais cela ne s'arrêtera pas. Un million de ratés, ratés par leur propre cause, avec toute la souffrance que cela peut leur donner, est compensé par un seul homme qui échappera à la triste fatalité qui attend tous ceux qui négligent d'accomplir leur devoir devant la Nature.

A ce moment on entendit les protestations de plusieurs personnes: «Alors de quel droit? Alors pourquoi? Alors dans quel but?». Monsieur Gurdjieff sourit, et avec de la compassion dans la voix, il continua: «Un sauvé en

sauvera dix, les dix en sauveront cent, les cent des milliers, les milliers des millions; et vous voyez, des millions de souffrances, des millions de souffrants et de malheureux se solderont par des millions d'heureux, et des centaines de millions ressentiront le bien-être de la présence parmi eux de ces hommes nouveaux. En ce qui concerne le droit, cela prend source dans la conscience objective des choses. S'il y a une différence entre les joies, l'équilibre et le bien-être chimériques des hommes qui vont vers le néant sans le savoir, et la souffrance et le malheur qu'éprouvent ceux qui savent qu'ils vont vers l'anéantissement, cette différence se trouve en ce que les uns ne savent rien, et que les autres souffrent des remords et des reproches qu'ils se font à eux-mêmes. Mais, objectivement parlant, entre les uns et les autres, la différence n'existe pas. Et le jardinier ne tient pas compte des légumes qu'il retire de la terre pour éclaircir les plants et leur donner les conditions nécessaires à leur épanouissement. C'est le fait de ne pas profiter de ces conditions qui fait souffrir.»

Le silence s'établit de nouveau, mais cette fois-ci, un silence d'approbation, exprimant la compréhension que les personnes présentes avaient de la mission de Monsieur Gurdjieff. Tous avaient perdu la notion du temps. Ce fut Monsieur Gurdjieff qui la rappela par ces mots: «Eh bien! Demain, c'est jour ouvrable. Il faut quand même se reposer un peu.»

Ce soir-là, les personnes touchées par les idées de Monsieur Gurdjieff se sont senties liées entre elles, et exprimèrent le désir de continuer à se réunir afin d'approfondir les notions de vérité qu'elles avaient reçues. Ainsi prit naissance le noyau des élèves de Monsieur Gurdjieff dans cette ville.

* N.D.L.R.: Ce texte n'est pas l'original. Certains passages ont été supprimés et de légères modifications opérées pour en faciliter la lecture.

LES ORIGINES DU MANUSCRIT

De 1950 à sa mort, Tchesslav Tchechovitch a passé la quasi-totalité de ses journées à rassembler ses souvenirs avec Georgii Ivanovitch Gurdjieff, et à les raconter à certains de ses élèves chargés de les mettre en forme. Il s'installait au café des Beaux-Arts à Paris, à l'angle du quai et de la rue Bonaparte, et se mettait à parler avec les étudiants. Cinq architectes en herbe se mirent bientôt à le suivre. D'autres les rejoignirent. Ils se réunissaient en groupe chez Tchechovitch pour parler de Gurdjieff, prendre des notes, et faire la fête. Les trois mois d'été se passaient sur l'île de Fromentera, aux Baléares, Tchechovitch dictait ses souvenirs à ses élèves. Vers la fin de sa vie, redoutant des bouleversements en Europe, il confia ses manuscrits à un jeune ami fidèle, Anselmo, qui les garda chez lui. Michel Kalt, l'un des anciens élèves de Tchechovitch les a retrouvés quarante ans plus tard dans le grenier de la maison. Remplis d'anecdotes sur Gurdjieff, de détails sur son enseignement, l'autre face du personnage y est notamment dévoilée: la compassion et la dimension humaniste d'un homme réputé comme sévère et implacable. Les Editions L'Originel-Charles Antoni publient aujourd'hui ce manuscrit inédit.